



La place de la liturgie dans la spiritualité dominicaine

Au XIII^e siècle, il y avait encore dans l'Église d'Occident une grande variété liturgique. Chaque église particulière avait, sinon sa liturgie, du moins ses rites, ses coutumes propres, le Pape ayant jusqu'alors laissé aux évêques et aux supérieurs religieux une assez large liberté. Certains évêques ne se privaient pas pour ajouter et retrancher dans la liturgie de leur église.

Né aux premiers débuts du XIII^e siècle, l'Ordre de Saint-Dominique eut à souffrir de cette variété qui devenait chez lui confusion. Chaque religieux apportant la liturgie de son pays natal, il s'ensuivait entre les couvents et même entre les religieux, quand ils se réunissaient en assemblées générales, une diversité gravement nuisible à la dignité du culte divin. On s'en émut de très bonne heure et les chapitres généraux décidèrent de couper court à cet inconvénient en uniformisant la liturgie : dans tous les couvents de l'Ordre, à quelque couvent qu'ils appartenissent, on célébrerait la messe et l'office de façon identique. Après plusieurs essais, on adopta, en 1254, les livres liturgiques établis par le B^x Humbert de Romans, et on les imposa aussitôt à tous les couvents. Treize ans après, le 7 juillet 1267, Clément IV approuvait solennellement et prenait sous la protection du Siège apostolique l'œuvre liturgique

de Maître Humbert. C'est ainsi que l'Ordre de saint Dominique fut amené à se donner une liturgie particulière qu'il a conservé depuis lors.

Mais il ne faudrait pas exagérer l'originalité de cette œuvre. Jamais le B^r Humbert n'eut l'idée d'inventer une liturgie. Il se contenta de choisir, de recueillir, de modifier quelquefois, surtout d'unifier les cérémonies, prières, textes et chants en usage autour de lui. La liturgie dominicaine est essentiellement une liturgie romaine (1). Si nous voulions absolument lui décerner une note spéciale, nous dirions qu'elle revêt, dans ses cérémonies, un caractère de solennité austère imprimé par un ensemble d'antiques observances et un chant sobre, et qu'elle a marqué ses prières et ses textes d'un certain cachet théologique qu'on ne s'étonnera pas de trouver chez un Ordre voué à l'étude et à l'enseignement de la doctrine sacrée.

Toutefois ce n'est pas là-dessus que nous voulons insister, mais sur la place de la liturgie dans la formation dominicaine. Cette place est très importante, capitale. Fondant un Ordre canonial, comme le déclare Honorius III, le 22 décembre 1216, dans la bulle même de fondation, saint Dominique ne pouvait que demander à ses fils ce qu'il appelle dans les Constitutions la *Solemnis divini officii recitatio*, et adopter l'office canonial avec ses rites et son cérémonial traditionnel. La liturgie devait être à la base de la vie conventuelle et de la formation religieuse.

En fait, c'est la liturgie qui règle la vie quotidienne du Frère Prêcheur. Etudes, récréation, repos même, s'écoulaient dans les limites que détermine l'économie des divins offices. Au milieu de la nuit la cloche appelle les Frères à Matines : tandis que les ténèbres couvrent le monde, ils vont veiller et prier pour faire monter la louange vers Dieu, réparer les crimes et les désordres nocturnes. A l'aube ils reviennent offrir les prémices du jour nouveau

(1) Sur ce point, voir dans les *Analect. Ord. Præd.*, XIII, d'intéressants articles du R. P. Vincent Laporte.

en célébrant Prime. Plusieurs fois le jour le retour régulier des heures les agenouille périodiquement au pied de l'autel : Tierce, Sexte, None, Vêpres, tour à tour les retrempe dans la ferveur et les empêchent de s'oublier loin de Dieu. Enfin, le moment du repos revenu, c'est encore la prière liturgique qui ferme par les Complies, toujours célébrées solennellement, la journée qu'elle a ouverte par les Matines. La prière liturgique forme la trame de la vie dominicaine. L'office prime tout : *debet nostris actionibus anteferri*, déclare le chapitre général de 1481.

*
* *

Pourquoi cela ? C'est que la liturgie, selon le mot de Dom Festugière, est la « méthode authentiquement instituée par l'Église pour assimiler les âmes à Jésus » (1).

Il y a des méthodes de spiritualité qui attirent davantage l'attention du chrétien sur sa misère propre, ses passions, ses défauts, ses péchés, sur la vanité ou la bassesse de la vie présente. Et cette considération est incontestablement utile et même nécessaire. Il y a des heures où tout chrétien doit s'y porter. Toutefois les maîtres de la spiritualité dominicaine ne croient pas que ce soit toujours l'heure, et ils estiment qu'il est une considération bien plus simple et en tous cas plus efficace : la considération habituelle de Jésus, et en lui de la divine Trinité. Puisque le baptême a pour but de nous incorporer au Christ et que la profession religieuse cherche à porter la vertu du baptême à sa puissance extrême, n'est-il pas plus simple et, si l'on peut dire, plus direct de s'occuper avant tout de considérer le Christ dans ses mystères, ce qu'il est, ce qu'il dit et ce qu'il fait, et d'attirer la grâce qui en découle ? C'est pourquoi il est recommandé à l'âme dominicaine de vivre de la liturgie, celle-ci étant comme le prolongement des mystères du Christ.

(1) *La liturgie catholique*, Maredsous, 1913, p. 119.

Ils rapetissent, en effet, étrangement le culte divin et même la vie de l'Église, ceux qui ne voient dans les fêtes liturgiques que des anniversaires ou le souvenir d'événements accomplis autrefois pour notre salut. Elles sont bien plus que cela. Rien de plus actuel que la liturgie. Ses fêtes sont un renouvellement, un recommencement. C'est *aujourd'hui* que les mystères du Christ, toujours présents, toujours agissants, opèrent dans les âmes, sanctifient, divinisent. Le Christ est toujours vivant. *Christus heri et hodie et ipse in sæcula*, dit saint Paul (1). Cette triple existence du Christ dans le sein du Père, dans sa vie mortelle au milieu des hommes, dans l'Église jusqu'à la fin des temps, la liturgie la manifeste et la communique. Jésus est là, devant nous, poursuivant sa vie, renouvelant ses mystères *afin que nous y participions*.

Considération capitale dans le sujet qui nous occupe : ces mystères du Christ sont reproduits non seulement pour que nous en prenions occasion de rendre à Dieu un culte de louange et de gratitude, mais afin que la grâce du mystère renouvelé vienne en nous et que nous participions à un état spécial de la sainte Humanité. « Ce que nous savons avoir été une fois accompli dans une réalité divine, dit saint Augustin, c'est cela même que la liturgie renouvelle fréquemment dans les âmes pieuses (2). »

Nous retrouvons là le profond enseignement de saint Paul sur le corps mystique du Christ. A qui entend cette doctrine il devient évident que l'un des principes essentiels de l'ascèse chrétienne est que les états et les actions du Verbe incarné doivent se reproduire en nous. « Tout ce qui a eu lieu sur la croix, dit encore saint Augustin (3),

(1) *Hebr.*, XIII, 8.

(2) *Serm.* CCXX in vig. Pasch. II : « Quod semel factum in rebus veritas indicat, hoc sæpius celebrandum in cordibus piis solemnitas renovat. »

(3) « Quicquid gestum est in cruce Christi, in sepultura, in resurrectione tertia die, in ascensione in cælum, in sede ad dexteram Patris, ita gestum est ut his rebus, non mystice tantum dictis sed

dans le tombeau, à la résurrection, à l'Ascension et sur le trône à la droite de Dieu le Père, tout cela est le type de la vie chrétienne que nous devons mener. » « Sache-le bien, ma fille, disait le Père éternel à sainte Catherine de Sienne, tous les mystères, toutes les actions accomplies en ce monde par ma Vérité avec mes disciples ou sans eux, étaient représentatifs de ce qui se passe dans l'âme de mes serviteurs (1). » Être saint, c'est donc devenir par la grâce ce que Jésus est par nature, c'est reproduire en nous qui sommes ses membres la vie qu'il a menée jadis dans son humanité personnelle. Lui-même nous avertit qu'il poursuit ce but quand il dit à la même chère sainte : « En prenant votre nature, je me suis fait semblable à vous. En conséquence je ne cesse plus de travailler à vous rendre semblables à moi, autant que vous en êtes capables, et je m'efforce de renouveler dans vos âmes, alors qu'elles marchent vers le ciel, tout ce qui s'est passé dans mon corps (2). »

Mais où donc s'accomplit ce divin « travail » d'assimilation ? D'abord dans la célébration de la liturgie dont le sacrifice de la messe est le centre. Au chœur, le religieux ne cesse de se trouver en face de Jésus. D'un bout de l'année à l'autre, l'Église déroule à ses yeux le cycle complet des mystères divins ; chaque jour, c'est une autre manifestation de la sainte Humanité et de la divinité, offrant ample et magnifique matière de contemplation ; chaque jour, c'est une participation plus étroite aux sentiments particuliers, aux dispositions intérieures qui animaient Jésus dans chacun de ses états ; une source nouvelle de grâce qui s'ouvre, la grâce méritée par Jésus quand il accomplit ce mystère pour la première fois. Qu'il suive avec intelligence et amour les cérémonies saintes, le religieux ne cessera d'avancer dans la transformation surnaturelle, terme de sa vocation, car Jésus sera toujours devant lui

etiam gestis, configuraretur vita christiana quæ hic geritur » (Enchir., c. 53.)

(1) S. Cather. de S., *Dialogue*, CXLVI, éd. Fiorilli, p. 339.

(2) Legend. B. Raym., P. I, c. II. Ed. Hugueny.

comme le modèle à imiter, la divine « copie », forme de notre prédestination, dont parle saint Paul (Rom., VIII, 20), mieux encore, Jésus ne cessera de venir en lui comme le premier auteur de sa propre image, ainsi qu'il le disait dans les paroles citées plus haut à sainte Catherine de Sienne. Au temps de l'Avent, il viendra communiquer surtout les grâces de sa vie intérieure; au temps de Noël, une grâce de renouvellement, une nouvelle naissance qui fera davantage participer à sa filiation divine; au Carême, il nous fera « mourir au péché », il « nous crucifiera avec lui », « nous ensevelira avec lui » (Rom., VI, 4), pour nous faire ensuite « ressusciter avec lui » (Eph., II, 6), « marcher dans une vie renouvelée », libre et toute spirituelle, et enfin « nous asseoir avec lui dans les cieux » (Eph., II, 6). Entre temps il se manifestera dans ses membres, les saints qui le prolongent à travers les siècles, si bien que ce sera *le Christ total* (1), pour nous servir du mot de saint Augustin, qui se sera révélé et donné dans une sorte de communion perpétuelle à tous ses mystères, à ses dispositions intérieures, à ses sentiments, à toute sa grâce, soit dans sa personne même, soit dans ses membres.

On comprend maintenant pourquoi saint Dominique a fait si large place à la liturgie dans la vie de ses fils. Certes c'est d'abord parce qu'elle est par excellence la louange divine et qu'elle nous met à même d'acquitter notre premier devoir, la glorification de Dieu; mais aussi parce qu'elle mène le religieux à la perfection de son état, parce qu'elle est la voie la plus simple et la plus sûre pour s'assimiler au Christ-Jésus.

*
* *

Mais quels rapports, demandera-t-on, dans la vie domi-

(1) S. August., *De unitate Ecclesiae*, IV : « Christus totus caput et corpus est : caput unigenitus Dei Filius et corpus ejus Ecclesia. »

nicaine, entre la liturgie d'une part, et de l'autre l'étude et l'apostolat dont l'importance est si grave? Elles ne sont plus rares, les congrégations religieuses qui ont sacrifié la célébration solennelle de la liturgie précisément dans le but de donner plus de liberté à leur ministère. Vie liturgique et vie apostolique s'opposeraient-elles? Nous sommes loin de le penser, et voici pourquoi.

Notons d'abord que la liturgie n'écarte pas le religieux de l'objet essentiel de son étude. Que doit étudier le Frère Prêcheur? Principalement la science sacrée, la théologie, la Bible. Et qu'y a-t-il donc dans la liturgie, sinon le dépôt de la doctrine catholique condensée dans les prières, dans les extraits de l'Écriture et les textes des Pères? C'est le dogme vivant, parlant au cœur comme à l'intelligence.

Cela fait comprendre par quel dessein bien défini nos pères ont réglé la distribution de l'office divin de sorte qu'il enveloppât les travaux du religieux. Aujourd'hui, le sens liturgique s'étant émoussé, on serait tenté de voir dans cette distribution un obstacle au travail intellectuel et de grouper la récitation de plusieurs parties de l'office afin d'avoir ensuite de longues heures d'étude non interrompue et par là, croit-on, plus utile. Ce serait dévier de l'esprit primitif et changer les antiques mœurs. Nos Pères suivaient les coutumes apostoliques et récitaient chacune des diverses Heures à divers moments du jour et de la nuit. Ils voyaient mieux que nous l'étroite relation de la prière et de l'étude. S'ils coupaient régulièrement l'étude par la prière liturgique, ils n'entendaient pas la sacrifier : ils savaient qu'elle en serait plus fructueuse. Le retour fréquent au chœur empêche l'étude d'être un simple travail intellectuel, une spéculation abstraite et froide ; il entretient le contact intime avec Dieu et maintient le religieux dans l'esprit de contemplation. Peut-on mettre en doute que le danger d'intellectualisme menace quiconque fait profession d'étudier, de critiquer, d'enseigner? Quel érudit n'avouerait que, à des heures trop fréquentes, la curiosité de l'esprit gêne la ferveur du cœur? Quel théologien

songerait à nier que l'élan de sa prière n'atteint pas toujours la hauteur de son savoir ? Hélas ! est-il une chimère, le théologien qui connaît Dieu plus qu'il ne l'aime, le docteur en science sacrée ardent dans la dialectique contre l'hérésie et mou dans le service du Seigneur ? C'est un fait, l'intellectualisme menace de dessécher le cœur, de refroidir et de stériliser l'oraison. Et quelle pourrait bien être l'utilité, au point de vue surnaturel et au point de vue apostolique, d'une étude que ne vivifierait pas la charité ?

Or la liturgie rétablit l'équilibre entre la vie intellectuelle et la vie affective. Loin d'empêcher l'étude, l'office la soutient, il en est le complément, il l'achève en la fécondant, car la vérité que le religieux cherchait dans les livres, il la retrouve dans les formules liturgiques, non plus abstraite, mais vivante, enveloppée d'amour, plus suggestive, plus pénétrante ; dans ces stations près de l'autel, l'âme s'assimile le fruit du travail, de la tête la vérité descend dans le cœur où elle s'échauffe et suscite les résolutions qui gouvernent la vie. Grâce à la liturgie, la théologie devient une science pénétrée de haute spéculation.

« Lorsque vous étudiez, disait à ses frères saint Vincent Ferrier, de temps en temps mettez-vous à genoux et faites monter à Dieu une brève et ardente prière, ou même sortez de votre cellule, allez à l'église, au cloître, là où l'Esprit vous entraînera : par une prière vocale ou simplement par vos gémissements et les ardents soupirs de votre cœur, implorez le secours divin, présentez au Très-Haut vos vœux et vos désirs, appelez les saints à votre aide... Puis rappelez à votre mémoire ce que vous étiez en train d'étudier : vous en aurez alors une intelligence plus claire. Revenez à l'étude et de nouveau à la prière, combinant les deux exercices. Par cette alternative, vous aurez et le cœur plus fervent dans la prière et l'esprit plus éclairé dans l'étude(1).

(1) Saint Vincent Ferrier, *La Vie spirituelle*, P. II, c. v, éd. Bernadot, p. 56.

C'est ainsi qu'étudiait saint Thomas. Le grand Docteur n'usait que le moins possible des dispenses auxquelles lui donnaient droit ses leçons et la composition de nombreux ouvrages. Et non content d'être assidu au chœur, il y arrivait avant les autres et y faisait de longs séjours. Quand on lui demandait pourquoi il interrompait son travail, il répondait : « Je renouvelle ma dévotion pour m'élever plus facilement ensuite à la spéculation. »

Ainsi s'allient la fréquence de la prière liturgique et la fécondité du travail intellectuel.

On devine un autre effet de la liturgie : elle habitue le religieux à tout rattacher à une idée centrale, à grouper les jugements de son intelligence, les affections de son cœur, en un mot tous les éléments de sa vie intellectuelle et morale autour de l'idée du Christ Jésus vivant devant lui, idée par laquelle il voit, il comprend, il juge, il aime. De là une magnifique et puissante unité. Tout ce qu'il touche, les moindres parcelles de vérité qu'il considère, il les anime d'un vaste mouvement de pensée et de cœur qui aboutit à Dieu. Il n'étudie rien que sous la lumière de Dieu, *sub ratione Dei*, selon le mot de saint Thomas. Dieu d'abord : tel est le principe unificateur que lui donne la liturgie ; et il se trouve que cette directive intellectuelle est exactement celle que lui donne d'autre part la théologie thomiste. Esprit thomiste, esprit liturgique se rejoignent pour porter leur disciple sur ces sommets où il lui est aisé de mettre de l'ordre dans ses acquisitions les plus variées, de les hiérarchiser, parce qu'il voit tout d'un point de vue universel, *In Deo, in summo rerum vertice*, selon le mot magnifique de saint Thomas.

*
* *

Après ce que nous venons de dire, il paraîtra sans doute à plusieurs inutile d'insister sur les bienfaits rendus par la liturgie à l'homme apostolique. Nous résumerions volontiers notre pensée en quelques mots : la vie active trouve dans la prière liturgique sa base la plus ferme.

Que faut-il au Prêcheur pour son ministère? La science? Sans aucun doute. Mais une science vivifiée et fécondée par la charité : par elle-même la science ne détermine pas à l'action, encore moins au don de soi. Sans la charité elle ne fera jamais un apôtre. Elle ne suffit même pas à faire un contemplatif. La contemplation religieuse, quoiqu'elle réside essentiellement dans l'intelligence, commence et finit dans la volonté. Parce qu'on aime Dieu, on veut le connaître, parce qu'on le connaît, on l'aime davantage. L'amour est le commencement et la fin, et c'est lui, ici-bas du moins, qui fait la perfection dernière de la vie.

Le Frère Prêcheur n'entrera donc pleinement dans sa vocation que si la connaissance qu'il a de Dieu par l'étude cesse d'être abstraite pour devenir une science vivante et active, *une science qui aime* et par conséquent se dévoue et se donne. Mais la charité est un don de Dieu, par sa nature même hors de portée. Elle s'obtient par la prière, et pratiquement pour nous surtout par la prière liturgique qui, de ce fait, devient la plus directe et la plus efficace préparation à l'apostolat. Les heures les plus importantes de l'apôtre, les plus pleines, les plus lourdes de bienfaits futurs sont celles qu'il emploie à s'assimiler au Christ, et par conséquent à se rendre capable de sanctifier les âmes. C'est là le sommet de sa vie.

D'ailleurs la prière liturgique n'est-elle pas déjà par elle-même un moyen d'apostolat? Personne ne songera à nier qu'elle soit une immense puissance d'intercession. Si la simple prière du chrétien est une force, que dire de la prière de l'Église, de l'Épouse implorant l'Époux? Or au chœur le religieux est député par l'Église pour offrir en son nom le tribut nécessaire de la louange, il est sa voix : sa supplication en acquiert une efficacité souveraine. Nouveau Moïse, il désarme la colère de Dieu. Lorsque, au milieu de la nuit, il quitte sa couche pour se rendre au chœur et célébrer Matines, il a conscience de mériter son titre de Prêcheur ; à cette heure aussi il distribue la vie ; sa prière est une prédication.

Elle est en outre une réparation des désordres de nos

malheureux temps. La plus grave offense que Dieu reçoive des hommes n'est pas dans la chute des sens, mais dans l'infidélité et la corruption de l'esprit, dans l'organisation de la vie individuelle et sociale en dehors de Dieu. Le naturalisme et le rationalisme reposent sur le mépris de Dieu. Contre cette satanique doctrine, la vie liturgique du religieux est une protestation incessante, une réparation exacte. En s'occupant principalement de Dieu, il proclame que Dieu est au-dessus de tout et qu'il doit être « le premier servi », selon la claire parole de sainte Jeanne d'Arc ; il proteste que Dieu est assez beau pour captiver tous les regards de l'âme, assez haut pour dépasser tous les besoins de vérité de l'intelligence, assez bon pour contenter et déborder tous les désirs du cœur.

Heureux donc le Frère Prêcher voué par son devoir d'état à l'Office divin ! Heureux ceux qui savent vivre de la liturgie ! « Ils sont devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit dans son sanctuaire. Et celui qui est assis sur le trône habitera en eux... L'Agneau sera leur pasteur et les conduira aux sources des eaux de vie (1). » En louant le Seigneur par une louange parfaite, ils se sanctifient. et ils sanctifient. « Tandis qu'ils s'efforcent de ne rien préférer à l'Office divin et s'empressent à déployer dans la célébration tout le soin et la recherche que réclame une fonction si auguste, la science de leur propre sanctification leur est communiquée sous la forme qu'ils doivent réaliser au plus profond d'eux-mêmes. Et s'il arrivait que, dans une fonction liturgique, les âmes appelées à y prêter leur concours fussent toutes bien près de la perfection de leur culte liturgique individuel, c'est-à-dire de la vie spirituelle, il s'en faudrait de peu que les saints anges ne se crussent au ciel en une pareille assemblée. A coup sûr, les divines complaisances seraient sans mesure et le rayonnement d'un tel centre serait l'étonnement du monde entier (2). »

M.-V. BERNADOT.

(1) Apoc., vii.

(2) *La vie spirituelle et l'oraison*, Solesmes, 1899, p. 468.